

Szaniawski, Klemens

La connaissance et le souci des valeurs : Maria Ossowska 1896-1974

Organon 11, 343-347

1975

Artykuł umieszczony jest w kolekcji cyfrowej Bazhum, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych tworzonej przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego.

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie ze środków specjalnych MNiSW dzięki Wydziałowi Historycznemu Uniwersytetu Warszawskiego.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.



MARIA OSSOWSKA
1896—1974

Klemens Szaniawski (Pologne)

LA CONNAISSANCE ET LE SOUCI DES VALEURS:

Dans un de ses cours consacrés aux différents modes de cohabitation humaine, Maria Ossowska avait, avec une profonde approbation, cité cette coutume des Indiens de Pueblo: lorsque meurt un de leurs proches, ils se réunissent, le quatrième jour après l'événement, et le chef de la tribu leur parle en ces termes: «Voici quatre ans depuis le jour où notre ami a disparu». Essayons de suivre cet admirable exemple et d'envisager la vie et l'oeuvre de Maria Ossowska dans une perspective des années, et non des jours qui nous séparent de sa disparition.

Maria Niedźwiedzka — c'est son nom de jeune fille qui figure sur ses premiers ouvrages — naquit à Varsovie, en 1896. Elle passa son baccalauréat à Cracovie (encore sous la domination autrichienne) et fit ses études universitaires à Varsovie. Elle commença par fréquenter les cours de biologie mais, bientôt, décida de changer d'orientation et s'inscrivit à la faculté de philosophie. Il est intéressant de noter ce qui la poussa à ce changement. *J'étais impatiente* — c'est elle-même qui le raconte. — *J'avais vite compris que, pour parvenir à aborder des problèmes originaux dans les sciences naturelles, il me faudra faire un long itinéraire à travers les terrains déjà maîtrisés. Alors que, dans les sciences humaines, je voyais des problèmes tout de suite, et d'une importance fondamentale ; il y en avait vraiment à profusion.*

Sa thèse de doctorat, consacrée à l'éthique des stoïciens, elle la prépara sous la direction de Jan Łukasiewicz, éminent logicien et philosophe. Ossowska évoquait avec reconnaissance son patronage scientifique, ses exigences rigoureuses, sa conscience professionnelle allant jusqu'à vérifier toutes les citations (en grecque, bien entendu).

Il n'en reste pas moins que son vrai maître, en plein sens du terme, fut Tadeusz Kotarbiński. Elle épousa d'emblée le programme de la «petite philosophie» exposé par celui-ci dans ses premiers cours à l'Université de Varsovie. Il s'agissait de recherches conceptuelles, peu spectaculaires mais indispensables, visant à donner aux problèmes philosophiques une

forme qui permettrait d'entreprendre une tentative responsable de leur solution. Et tel sera désormais le « style » de travail de Maria Ossowska, dans tous les domaines de problèmes qu'elle va affronter.

Il y en aura beaucoup. Rappelons, avant de les caractériser brièvement, que la seule séparation de ces problèmes constituait déjà un acte novateur d'une importance considérable. Je pense au plan de recherches sur la morale mis sur pied par Maria Ossowska.

Aujourd'hui, il faut avoir une bonne dose d'imagination historique pour se rendre compte que la distinction de l'éthique en tant qu'un système de recommandations et d'interdictions, d'appréciations et de postulats, etc., de la recherche sur les problèmes moraux poursuivie du point de vue d'un observateur neutre, n'était point chose évidente à l'heure où Ossowska commençait son activité scientifique. La réflexion sur les problèmes éthiques n'arrivait pas à s'affranchir du fardeau de la tradition vieille de plusieurs siècles qui la ramenait à la formulation de devoirs moraux. Cette dernière fonction est, bien entendu, légitime et indispensable, mais elle doit être nettement séparée des tâches scientifiques de description, d'analyse, de systématisation. Telle fut la position adoptée par Ossowska et largement développée dans le plan de recherche qu'elle proposa très tôt.

Ce plan embrasse trois vastes groupes de problèmes. Le premier réunit ceux d'entre eux que nous appellerons problèmes de base. C'est d'abord la question de la spécificité des jugements de valeurs par rapport aux phrases à caractère descriptif : est-ce qu'elles en diffèrent dans leur fond, leur forme de langage, leur manière d'argumentation ? Et, en premier lieu, cette question toute chargée d'émotion : doit-on qualifier aux jugements de valeurs en termes de vrai et de faux ? Puis — déjà dans le cadre des normes et des jugements de valeurs — par quoi se distinguent ceux d'entre eux que nous appelons morales ? Autrement dit, c'est la question des limites des phénomènes moraux, formulé à l'adresse du langage. Enfin, qu'est-ce qui se prête en général à l'appréciation morale ? Et quel est le rapport entre appréciations et recommandations morales ? Autant d'exemples pour donner une idée de la problématique de base.

Le deuxième groupe se rapporte à la psychologie de la morale ; on peut y distinguer des questions concernant le fond et la nature psychologiques des jugements de valeurs les motifs du comportement qualifié moralement, la spécificité des sentiments relevant du domaine moral, leur genèse, leur typologie, leur pathologie...

Enfin, le troisième groupe de problèmes concerne la sociologie de la morale, domaine particulièrement cher à Ossowska qui insista sur l'approche sociologique de tous les phénomènes de la culture (par exemple, l'histoire de la philosophie) au moment où une telle démarche était extrêmement rare et paraissait fort suspecte aux représentants des sciences humaines traditionnelles. Relevons en particulier, dans cet ordre d'i-

dées, les questions relatives à la différenciation des phénomènes moraux en fonction du milieu, à leur conditionnement social, aux facteurs qui déterminent le développement de la morale.

Tel est donc le programme de recherches qu'Ossowska se met à réaliser par ses publications succesives. Son premier livre, *Fondements de la science de la morale*, fruit de plusieurs années de travail, dont les années de guerre, parut en 1947, dans la série d'ouvrages édités aux frais du gouvernement suédois, qui voulait apporter de la sorte sa contribution à la reconstruction de la culture en Pologne. Quelle heureuse appellation! C'est ainsi précisément qu'on le ressentit en Pologne : que ce livre était nécessaire à la reconstruction d'une culture écrasée par les années du mépris.

Mais quel paradoxe aussi : à un moment où la quête de l'absolu moral est une naturelle réaction à l'anéantissement des droits de l'homme, le livre d'Ossowska éveille des doutes quant à la possibilité d'une justification incontestable des principales normes morales et met en lumière leur conditionnement par le caractère primaire des systèmes sociaux. L'auteur appelle à la circonspection et au scepticisme. Ce faisant, elle est parfaitement consciente de cette disparité entre le contenu du livre et les espoirs qui s'y attachaient. Elle le dit explicitement dans la préface qui porte la date : juin 1945. Et, à ces objections qu'elle prévoit, elle répond d'avance à peu près en ces termes : aujourd'hui, plus que jamais, il nous faut avoir une claire vision du statut de la morale, tel qu'il est en réalité. Il ne faut pas nourrir des illusions. La vérité sur la nature des phénomènes moraux appartient aux fondements de ce monde humain que nous voulons reconstruire.

Son livre se trouve encore sous presse qu'Ossowska se voit offrir, à l'Université de Łódź, la chaire de science de la morale, la première de ce genre en Pologne et spécialement créée pour elle. Ossowska tenait beaucoup à cette appellation. Elle voulait souligner ainsi la différence de ses recherches par rapport aux problèmes éthiques traditionnels. Elle estimait tout simplement qu'elle s'occupait de quelque chose d'essentiellement différent.

Elle séjourne à Łódź jusqu'à la fin de 1948. C'est là qu'elle écrit son deuxième livre, *Les motifs du comportement*, consacré aux problèmes de la psychologie de la morale.

Déménagée dans la capitale, avec laquelle elle était d'ailleurs, tout au long de ces années, en contact permanent, elle devient professeur à l'Université de Varsovie, jusqu'à sa retraite, en 1966. De 1952 à 1956, privée des possibilités d'enseigner, elle consacre tout son temps aux recherches scientifiques. Dans cette période de sa biographie scientifique, son intérêt se porte en particulier aux problèmes sociologiques et historiques. Elle prépare une vaste monographie consacrée à la morale bourgeoise (1956), élabore les grandes lignes de sa *Sociologie de la morale* (1963).

Ses recherches sur l'histoire des doctrines éthiques aboutiront plus tard à la monographie intitulée. *La pensée morale des Lumières anglaises* (1966). Retirée de la vie universitaire active, elle continue ses recherches et publie successivement : *Normes morales ; un essai de systématisation* (1970) et *L'éthos chevaleresque et ses variantes* (1974). Et je laisse de côté ses nombreux articles, travaux de vulgarisation et traductions.

L'auteur de tant d'oeuvres impliquant des compétences aussi diverses était une personne de santé fragile, presque toujours souffrante; mais on ne pouvait guère s'en douter, tant elle évitait d'évoquer ses soucis personnels.

La concentration intellectuelle d'Ossowska était favorisée par l'atmosphère de son foyer. Elle lia sa vie personnelle à un homme hors commun, un éminent savant à l'orientation scientifique suffisamment proche pour qu'on puisse parler d'une stimulation mutuelle. Ils ne publièrent ensemble que peu de travaux, mais l'article de Maria et Stanisław Ossowski intitulé *The Science of Science (Organon 1 : 1936)* est considéré comme un classique dans la littérature scientifique mondiale ; c'est à partir de cette publication que l'on compte l'existence d'une discipline nouvelle : les recherches sur la science.

Dans les années de la guerre, le couple Ossowski appartenait aux enseignants les plus actifs de l'université clandestine. Les cours se tenaient souvent dans leur logement au quartier de Żolibórz, 16 rue Kraśiński. Ceux qui y participèrent n'oublieront jamais le contraste saisissant entre les développements de Maria Ossowska, avec leur analyse subtile de la nature de la morale, et le visage cruel du monde environnant. C'est de ces cours que naquit la forme définitive des *Fondements de la science de la morale*.

Le chercheur qui se penche sur les phénomènes moraux doit garder une neutralité absolue à l'égard de l'objet de son étude, sinon, il cesse d'être un chercheur pour devenir un propagateur d'une certaine morale. Tel était le credo d'Ossowska, principe scrupuleusement respecté. Il était obligatoire pour le savant. Il ne l'était pas pour la citoyenne. Celle-ci ne fut jamais neutre face aux grands et petits problèmes moraux de son époque.

Ossowska appartenait à ces êtres, bien rares malheureusement, qui se sentent responsables de la qualité morale de la vie publique. Elle fit sien le principe : *qui tacet consentire videtur*. Les devoirs qui en résultaient déterminaient, à côté du travail scientifique, l'orientation essentielle de sa vie.

En écrivant cela, je me rends bien compte que je touche à une question trop importante pour qu'on puisse lui rendre justice en quelques phrases de cet article qui n'est qu'un bref souvenir.

Comme je voudrais terminer mes remarques par les propres paroles de Maria Ossowska, je choisis à cet effet une modeste brochure éditée

en 1947 par les soins de la Société de l'université ouvrière, sous le titre *Modèle de citoyen en régime démocratique*. En voici un extrait que je cite non pour son caractère original — l'intention de ce texte est d'être accessible à tout le monde — mais pour rappeler le style de ses propos exactement conforme à son style de vie :

Comme on le sait, nous attribuons le courage civique à ceux qui professent leurs convictions et les défendent alors même qu'ils risquent de la sorte d'exposer au danger leurs intérêts vitaux, de s'attirer l'inimitié des gens et des calomnies, de voir se fermer devant eux les possibilités de carrière. Que de fois, dans l'histoire, la peur de perdre la popularité, la crainte de déplaire à quelqu'un devenaient des forces conservatrices soutenant les préjugés qu'il fallait avoir le courage d'attaquer. En tenant quelqu'un pour courageux, nous supposons qu'il est parfaitement conscient des conséquences de ses actes, tout comme nous parlons du courage dans le métier militaire, lorsqu'un soldat se rend compte du danger et connaît le sentiment de la peur, mais sait aussi la dominer. Certains définissent le courage comme la »capacité de surmonter sa peur et de s'opposer à une situation dangereuse au nom de certaines valeurs, qu'elles soient personnelles ou sociales«.

Nous citons cette définition parce qu'elle nous rappelle une fois de plus ce que nous avons déjà souligné : l'importance d'avoir quelque hiérarchie des valeurs, fût-elle en partie inconsciente. L'homme courageux prend ses risques, et il ne peut le faire qu'au nom de quelque chose. Il préfère s'exposer à perdre sa position que de tolérer en silence les injustices qui se commettent autour de lui; il préfère risquer la paix de son existence que d'être le témoin passif d'une iniquité. Il faut que certaines valeurs nous tiennent bien au coeur pour que nous mettions leur réalisation au-dessus de notre liberté ou de notre vie.

Varsovie, 17 août 1974.

